

Des ailes pour s'envoler, un hymne à la dignité humaine (sur *Le trio bleu* de Ken Bugul)^{*†}

Lía Mallol de Albarracín
Universidad Nacional de Cuyo
Asociación Argentina de Literatura Francesa y Francófona



Après sept ans de silence, Ken Bugul nous offre un nouveau roman plein de poésie et d'humain, mais aussi de désarroi. Une forte dénonciation sur l'état actuel de l'humanité qui approfondit la différence et l'écart entre les êtres se laisse entendre en parcourant ces 250 pages d'un charme étonnant. D'une part, une image d'une beauté attendrissante sur la couverture du livre et parmi les métaphores et les images faufilees au long des chapitres ; d'une autre part, un chagrin déchirant qui

* Bugul, Ken (2022). *Le trio bleu*. Paris : Présence Africaine. 256 p. ISBN : 978-2-7087-0977-5.

nous met en garde contre nous-mêmes et contre la réalité subie par des milliers d'hommes et de femmes dans le monde : les justes plaintes des « laissés pour compte » trouvent un écho sonore dans *Le trio bleu*, publié en janvier 2022.

Le roman raconte les vicissitudes de trois personnages qui se rencontrent par hasard à Réewma où ils partagent un petit bout de leurs vies d'immigrés. Góora, à la peau noire, vient du Jolof ; François est auvergnat ; Suleiman est né quelque part au Moyen Orient : l'Iran ? l'Irak, l'Afghanistan, le Kurdistan, la Syrie ? Ils forment un « trio bleu » uni par un passé douloureux, une admirable capacité de survie et un profond désir de liberté. Comme les oiseaux et les papillons que Suleiman dessine dans des bouts de papier déchiré ou qu'il construit en pliant des feuilles de papier qu'il colle ensuite contre les murs du studio de son ami Góora ou qui gisent souvent par terre, les trois personnages ne rêvent que de s'envoler, c'est-à-dire, de se libérer des propos des « langues déliées » qui ne font que perpétuer les méfaits du « système pervers » dominant la planète.

Tous les trois ont été victimes de mépris, de duperie, d'injustice, de violence. Góora, le protagoniste, s'est vu obligé de quitter le Jolof en traversant le « Grand Désert » et le « Beau Bleu » et c'est quasi miraculeusement qu'il parvient à atteindre Réewma où il habite depuis sept ans ; là, grâce à son travail de plombier et malgré la discrimination des habitants du pays, il a obtenu l'argent nécessaire pour se faire construire une villa dans la capitale de sa patrie d'origine et pouvoir rentrer pour épouser Jójo, « la plus jolie fille du monde ». Le début du roman nous présente Góora prêt à retourner chez lui pour faire taire « les langues déliées » et honorer la mémoire de sa défunte mère en démontrant qu'il peut, lui aussi, être « considéré » parmi les siens car il a finalement réussi dans la vie. François, pour sa part, a été faussement accusé de viol et vient de passer de longues années en prison ; c'est en travaillant comme plombier dans le même chantier que Góora qu'il a fait sa connaissance et petit à petit ils se sont rapprochés, leur amitié se basant sur une expérience commune de misère, de solitude et de rejet. Un matin, arrive auprès d'eux un troisième personnage qui se

déclare : « *Me llamo Suleiman*, comme celui d'Antonio Lozano » ; il a été arraché de sa terre natale par des intransigeants qui faisaient la guerre ; il est poète, il dessine et fabrique des oiseaux en papier, il récite des versets, il est complètement détaché de la vie et apprend à ses camarades la valeur de la poésie, du rêve, de l'espoir et de la liberté : ils leur apprennent à s'envoler avec les ailes de l'esprit. L'adjectif « bleu » attribué au trio d'amis nous fait un clin d'œil dès le premier moment...

Góora rentre enfin au Jolof où rien ne se passe comme prévu, mais il décide de s'en remettre : « Il faut être comme les oiseaux. Comme les papillons, fragiles et beaux... [...] Moi je m'envole pour échapper à mes propres catastrophes. Je m'échappe du Góora victime du *système pervers et des langues déliées* ».

Le roman se déroule en dix chapitres où se mêlent en spirale passé et présent, fiction et réflexions. Encore une fois, Ken Bugul se sert de ses personnages et de leurs histoires pour critiquer l'état des pays africains malmenés par des autorités cupides et pour dénoncer ce qu'elle considère être les maux du monde contemporain : le capitalisme, l'individualisme, la corruption gouvernementale, les mensonges des médias, le manque de respect pour la planète, le manque d'éducation, l'abandon des enfants à la mendicité, l'abandon de la vie rurale, la surpopulation et la pollution des villes, le fanatisme religieux et l'intolérance, les mensonges des nouvelles religions, le manque de travail pour les jeunes, les conflits raciaux, les frontières, l'immigration... « Il y a des gens qui ferment leurs frontières, mais à l'intérieur de ces frontières il y a des gens qui en ouvrent d'autres ». Voilà pourquoi en lisant *Le trio bleu* nous apprenons que les causes de la migration peuvent être de toutes sortes : pour des raisons religieuses, politiques, sociales, économiques, raciales... Ce sont « les laissés pour compte » d'un système qui privilégie l'argent, les apparences et l'enracinement dans le pouvoir. Nous habitons un monde où les jeunes et les plus démunis ne trouvent ni de place ni de dignité, bafoués par les riches et les puissants.

L'écrivaine dénonce cette situation mais nous propose, en même temps, des issues possibles : l'accès à une bonne éducation et l'acquisition

d'un métier (« Avoir un métier d'abord, pour te confectionner des ailes et apprendre à voler »), le retour au travail de la terre et, surtout, la fréquentation des livres... En plus de la mention du roman d'Antonio Lozano, il y a tout le long du roman des titres et le nom des auteurs que les personnages lisent et que -directe ou indirectement- Ken Bugul nous conseille de lire nous aussi... *Civilisation ou Barbarie* de Cheik Anta Diop, *L'accordeur de silences* de Mia Couto, *Claude Gueux* de Victor Hugo, *La nuit est tombée sur Dakar* d'Aminata Zaaria. Dostoïevski, Kafka, Kundera, Césaire, William Sassine, Ghazâlî, Kharaqânî... Nous comprenons vite que la dignité humaine et la liberté occupent le premier rang parmi les sujets visés par l'auteure et qu'un idéal humaniste et pacifiste de tolérance et de fraternité est l'enjeu du roman. « Je m'apprête à m'envoler au royaume des oiseaux et des papillons bleus. [...] Je viens de comprendre qu'il faut se déconditionner du *système pervers*. La vie, ce n'est pas une question d'honneur. C'est une question de courage. [...] Ce qui importe à présent, c'est de me *considérer* moi-même, de considérer la vie qui est à vivre comme les oiseaux. Comme les oiseaux, on voyage. Comme les oiseaux, on monte au ciel. Comme les oiseaux, on marche sur terre. Comme les oiseaux, on franchit les frontières du soi ».

Ce n'est pas la première fois que Ken Bugul nous fait partie de ses passions et de ses idéaux basés sur l'amour pour la liberté et le respect de soi et d'autrui. Dans *Le trio bleu* nous entendons les échos des romans précédents comme *La folie et la mort*, *Rue Félix-Faure* ou *La pièce d'or* où nous rencontrons aussi des êtres vulnérables et marginaux à la merci d'un système qui les oblige à fuir, à se prostituer et à survivre dans un monde injuste qui les rejette. Nous retrouvons des personnages vaincus dans un premier moment mais qui atteignent la paix intérieure après une longue quête de vérité, de liberté et d'identité qui les pousse toujours au plus profond d'eux-mêmes. Ce onzième roman de l'écrivaine sénégalaise qui est Commandeur des Arts et des Lettres de la République française et qui s'est vue récompensée par le Grand Prix littéraire d'Afrique Noir en 1999, est dédié « À Aminata Zaria Sophie Dièye, Antonio Lozano et à nous tous » qui sommes, aussi, invités à nous envoler...